

Hugo, Musset, Sully Prud'homme, Maupassant. Daudet, Rostand a le droit de commander en souveraine et de dicter des lois—la langue qui a créé l'amour par ses poètes—oui l'amour chez les autres nations, n'a pas le vêtement mystérieux, éthéré, léger comme l'aile diamanté du papillon, que lui ont tissé dans des greniers ces sublimes araignées, vêtement de l'amour fait des fibres palpitantes de leur âme—pauvres meurt-de-faim, qui dans une trouée du toit entrevoyaient la céleste lumière. Cette langue dis-je qui a servi d'interprète à l'inspiration sacrée, doit rester la bien aimée des nations, cela par droit divin—Puisque "la prière pour tous" a été écrite en français, c'est un hasard—pardon il n'est pas de hasard, mais un dessein providentiel qui veut que tous les peuples unis dans une seule voix chantent la grandeur de l'Éternel—" Mais alors ce serait la fin du monde " soupirent les bonnes femmes, en frissonnant—Soit, mais le commencement du paradis.

Aux âmes charitables, qui s'effraieraient de ce procédé de martelage, un peu dur peut-être, un peu moyen-âge, du français obligatoire, opposons la formule de l'inquisition : la fin justifie les moyens. Le livre des juges chap. XII, nous rapporte que quarante mille enfants de la tribu d'Ephraïm furent passés au fil de l'épée par ce que leur langue inhabile, au lieu de prononcer Shibolet, disait Sibbolet.

Forçons de cet antécédent, forçons tout l'univers à parler français et cela pour le plus grand bien de tous.

Gaétane de Montreuil de *La Presse*, Madeleine de *La Patrie*, Gilberte du *MONDE ILLUSTRÉ*, Colombine du *Pionnier*, ainsi que MM. Louvigny de Montigny, Gustave Comte, Amédée Denault, Omer Héroux, Leymarie, Perron, ont été admis dans le sacrum sanctuarium de la science, sur la gracieuse invitation de M. le docteur Bédard. L'institut vaccinal de Montréal est un établissement unique dans la Province de Québec, fondé par MM. les docteurs Leduc et Archambault, avec l'aide de M. le docteur Moffette et de J. Leduc, E. E. M. Les visiteurs ont été charmés des résultats obtenus par ces savants, qui penchés sur leurs lentilles s'acharnent à la poursuite de microbes malfaisants, pour les combattre dans une bataille acharnée. " Si petits et si malins !..." ils semblent pourtant bien inoffensifs se détachant sur le bleu de la lymphé. Isolés, les microbes sont assez doux, mais gare ! s'ils se présentent tressés en grappes, ou en S, une armée rangée en bataille n'est pas pire, quoi !

Le choix du vaccin ou plutôt de la source vaccinière est d'une grande importance. On recourt à trois sources : le vaccin humain, le vaccin en tube et le vaccin de génisse. Ce dernier vaccin est desséché et conservé en tube. Le vaccin se présente sous la forme d'un liquide incolore. Il contient des granulations molliculaires visibles au microscope. Le contact de l'air, de même que la chaleur, rendent ce liquide stérile. Aussi le vaccin est-il recueilli et scellé dans des tubes de verre. Le praticien ne doit briser le tube qu'au moment de s'en servir. La question importante est donc d'avoir du bon vaccin, afin de ne pas exposer le patient à l'inoculation de maladies plus redoutables encore que la petite vérole. L'institut vaccinal offre la solution de ce problème. Vraiment on est impressionné en pénétrant dans ce temple de la science, comme on l'est en présence de toute glorification de l'art. Je ne ferai pas la description de l'établissement, les grand confrères se sont consciencieusement acquittés de cette tâche.

Des gens sensibles s'apitoieront sur ces pauv' p'tites bêtes vaccinées à l'Institut. Ces modestes génisses qui remplissent inconsciemment une si belle œuvre philanthropique. Rassurez-vous, nos sœurs en Darwin sont bien traitées. On les choisit de préférence parmi les plus saines, les plus vigoureuses, comme l'on fait jadis au temps des sanglants sacrifices. Les piqûres sont faites au pourtour du pis, on leur injecte cinquante doses. La vaccine se développe au bout de trois jours. Ces pustules se dessèchent et forment une croûte épaisse et dure que l'on recueille avec mille soins dans des linges stérilisés, que l'on ne

touche qu'avec des pincettes également stérilisées. L'animal ne semble éprouver aucune fatigue du fait de l'inoculation. De les voir rouler de bons gros yeux attendris, au passage des médecins, j'en ai conclu qu'elles n'ont pas trop souffert des expériences scientifiques, car les bêtes plus que les hommes sont rancunières !... Peut-être est-ce le moins douloureux épisode de leur vie de bête mercenaire. Plus tard on leur enlèvera leur petits et leur lait pour nourrir ces méchants humains, et comme récompense l'abattoir les attend. Hi ! hi !... c'est moi qui m'attendris, maintenant : Pelle, pourquoi te moquer du fourgon ?

Cet institut qui devrait être une œuvre nationale, ne subsiste que par le dévouement de ses fondateurs ; faisons des vœux pour que le gouvernement le subventionne. De la pureté du vaccin dépend l'hygiène de toute une population—c'est donc une œuvre philanthropique que poursuivent ces savants modestes—et... tu dors Baptiste.

COLOMBINE.

UNE REPRÉSENTATION EXTRAORDINAIRE DE CYRANO DE BERGERAC

Le jeudi 3 mars 1898, le théâtre de la Porte Saint-Martin était bondé. Les spectateurs avaient une expression joyeuse et les bravos enthousiastes qui soulignaient les belles tirades de Cyrano ou de Raguenaud étaient accompagnés d'acclamations éloquentes.

Un ancien professeur d'Edmond Rostand au collège Stanislas, M. Th. Lorber avait organisé cette fête qui fut un triomphe, il avait, à force de démarches et de sollicitations, pu réunir autour de lui un groupe d'amis du poète désireux de lui témoigner publiquement leur affectueuse admiration.

Grâce à l'amabilité de Coquelin, la salle avait été réservée entièrement aux élèves anciens et actuels du collège Stanislas, à leurs professeurs et à leurs parents. C'était donc dans une réunion de famille que l'un des anciens élèves du collège allait connaître le succès.

La vaste salle fut bientôt trop petite pour contenir ceux qui voulaient assister à cette représentation unique, et l'on dut, bien longtemps avant le lever du rideau, refuser des amis, des " Labadens."

La représentation eut lieu : ce fut un véritable triomphe, le succès des artistes et du poète fut grand et lorsque réclâmé par la salle entière, Edmond Rostand vint sur la scène ce fut du délire. Un élève du Collège, Louis Marlio, lui dit avec un réel talent, un hommage composé par le professeur de rhétorique du Collège, M. Emile Trolliet :

Poète, sois heureux : car c'est ton vieux Collège Qui voulut envahir la Porte-Saint-Martin. Et près de toi, par toi, goûte le privilège De s'asseoir en famille à ton royal festin,

Poète, sois joyeux : car, fervent d'allégresse, Tout un peuple d'amis se presse avidement Vers la coupe enchantée où tu verras l'ivresse De ton vin généreux au clair pétilllement.

Poète, sois béni : car le siècle était sombre Et, né dans la splendeur, finissait dans le deuil ; Mais ton œuvre apparut et fit du jour dans l'ombre Astre de son couchant ou fleur de son cercueil.

Ainsi, le but sublime à tes yeux se dessine. Monte aux sentiers de l'Art, pèlerin éclatant : Port Royal refusait ses bravos à Racine, Stanislas, moins austère, applaudira Rostand.

Poursuis donc en plein ciel ta lumineuse voie, Et ton collège,—ainés et cadets réunis,— De ta part de triomphe aura sa part de joie : C'est le vol des aiglons qui fait l'honneur des nids.

L'émotion était grande, les cœurs battaient fort, après cette lecture et lorsque le héros de la fête vint répondre à cette belle pièce de poésie, le calme se fit vite dans cette mer agitée.

Edmond Rostand, jeta un regard large et puissant sur la salle, puis s'écria :

Merci.—Je voudrais vous parler.—Mais qu'on me laisse, Avant de vous parler vous regarder encore. —Laissez, que je regarde un peu cette jeunesse, Et laissez, que je reconnaisse Ces képis et ces boutons d'or !

Nous vous ressemblions, quand nous avions vos âges. Mais quoi ! ce Stanislas, c'est celui de mon temps ! Tes classes, vieux collège, ont les mêmes visages, Comme ton parc à des feuillages Toujours les mêmes au printemps !

Je ne comprends plus bien. Hier j'étais cet élève ! Je crois me voir, là-bas, moi-même, au dernier rang, Je ne m'applaudis pas,—mais pâle, je me lève, Et tout ceci ce me semble rêve, Et je me regarde en pleurant.

Oui, ce sont là vraiment des minutes uniques, Il me semble sentir, et c'est attendrissant, Tant à ce que je fus je vous trouve identiques, Sous chacune de vos tuniques, Battre mon cœur d'adolescent !

Et c'est pourquoi je vous demande du panache ! Cambrez-vous, Poitsriniez. Marchez. Marquez le pas Tout ce que vous pensez, soyez fiers, qu'on le sache, Et retrouvez votre moustache, Même si vous n'en avez pas !

Ne connaissez jamais la peur d'être risibles ; On peut faire sonner le talon des aïeux, Même sur des trottoirs modernes et paisibles, Et les éperons invisibles Sont ceux-là qui tentent le mieux !

Ces vers exquis, tout à la fois émus et spirituels, ont soulevé dans la salle un véritable enthousiasme et le nom de Rostand fut lancé de toutes les poitrines un moment arrêtées.

Le souvenir de cette charmante fête m'est resté inoubliable et j'ai voulu, pour les lecteurs de ce journal, essayer de leur faire sentir l'émotion que j'avais eu dans cette matinée du 3 mars 1898, au moment où ils étaient encore sous le charme des représentations de *Cyrano de Bergerac* à Montréal.

J.-B.-A.-L. LEYMARIE.

LE ROI ET LE DERVICHE

Un derviche, qui n'avait que du mépris pour les plaisirs et les vanités du monde, s'était assis au coin d'un champ. Le roi, par hasard, vint à y passer. Le derviche, livré entièrement à la contemplation, ne leva seulement pas la tête et ne rendit au prince aucun hommage.

La colère s'allume facilement dans le cœur des rois ; indigné de cette indifférence, celui-ci s'écria :

—Cette race d'hommes couverts de haillons est absolument semblable aux bêtes !

Le vizir s'approcha alors du derviche et lui dit :

—Le roi de la terre vient de passer près de toi ; pourquoi ne l'as-tu pas salué et n'as-tu pas donné l'exemple du respect que les lois et la justice demandent ?

—Dites au roi, répondit le derviche, qu'on ne doit attendre d'hommage que de ceux qui attendent nos bienfaits. Sachez encore que les princes sont plus établis pour garder leurs sujets que les sujets pour obéir aux princes. Le berger est pour le troupeau et non le troupeau pour le berger. Le roi est le protecteur du pauvre et doit répondre du bonheur de ceux qui lui sont confiés ; il est aujourd'hui dans tout l'appareil des grandeurs, demain il sera accablé de douleur et de tristesse. Encoré quelques jours, et la terre le dévorera comme le moindre de ses sujets. Qui pourra le distinguer, quand il aura été frappé par la main du sort ? Ouvrez les tombeaux du roi et du sujet : leur poussière n'est-elle pas la même ?

Ces paroles pénétrèrent jusqu'au cœur du roi, qui, s'approchant du derviche :

—Demande moi, dit-il, ce que tu voudras, et sois sûr de l'obtenir.

—Je ne désire rien, répondit le derviche, sinon que tu ne m'interrompes pas davantage.

—Mais, reprit le prince, avant de me quitter, donne-moi un bon conseil.

—Tu le veux, dit le derviche ; eh bien ! le voici : Tant que les richesses et la puissance sont dans ta main, fais-les servir pour te procurer un bonheur éternel, car les richesses et la puissance ne tardent pas à s'écrouler.

Tout le monde lira le numéro de Noël du *MONDE ILLUSTRÉ*, si nous en jugeons par l'affluence des lettres que nous recevons tous les jours.